

## HOMÉLIE 8

«Aussi n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des personnes charnelles, à de petits enfants dans le Christ. Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide, que vous ne pouviez pas encore recevoir. Vous ne le pouvez pas même maintenant, plongés que vous êtes encore dans la chair.»

1. Après avoir démolì la sagesse étrangère et réduit tout son faste à néant, il aborde une nouvelle démonstration. Les adversaires n'eussent pas manqué de dire : Si nous professons les doctrines de Platon, de Pythagore ou d'un autre philosophe, c'est à bon droit que vous nous adresseriez ce long discours; mais, comme nous prêchons la parole de l'Esprit, pourquoi remuer ainsi dans tous les sens la sagesse étrangère ? Ecoutez comme il réfute cette objection : «Aussi n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels.» Et même, fussiez-vous parfaits, auriez-vous atteint le plus haut degré de spiritualité, ce ne serait pas encore une raison de vous enorgueillir; vous ne prêchez pas votre doctrine, ni ce que vous avez vous-mêmes découvert; dans les choses spirituelles vous ne possédez que les premiers éléments; vous n'en avez pas même une notion exacte, vous n'êtes que disciples, et les derniers de tous. Mettriez-vous votre gloire dans la sagesse humaine, il est déjà démontré qu'elle n'est rien, qu'elle est même opposée à la doctrine spirituelle : si cette même doctrine vous est un sujet d'orgueil, n'oubliez pas que vous en connaissez à peine la plus légère partie, et que vous êtes au rang le plus humble. «Je n'ai donc pas pu vous parler comme à des hommes spirituels.» Il n'a pas dit : *Je ne vous ai pas parlé*, de peur que ce silence ne partit être l'effet de la jalousie; il ruine leurs prétentions de trois manières différentes : d'abord, en leur montrant qu'ils ignorent ce qu'il y a de parfait; puis, en leur attribuant la cause de cette ignorance; en leur déclarant, enfin, qu'ils sont encore hors d'état de s'élever à cette perfection.

Qu'ils n'en fussent pas capables au commencement, cela tenait peut-être à la nature des choses; mais il ne leur laisse pas même ce moyen de justification, puisqu'il leur déclare que ce n'est pas incapacité de leur part s'ils n'ont pas entendu ce qu'il y a de sublime dans la science, que c'est uniquement parce qu'ils sont charnels. Au commencement ils ont été moins blâmables; mais n'avoir pas une telle aptitude après un si long temps, c'était de la dernière indolence. Il adresse le même reproche aux Hébreux, en termes toutefois moins sévères; car pour eux, c'était à leurs tribulations qu'ils devaient d'être ainsi, tandis que les autres ne pouvaient s'en prendre qu'à leur attachement au mal; et gardons-nous de comparer ces choses. Son intention de stimuler les uns et d'humilier les autres se manifeste clairement, et fait ressortir la vérité de son langage. A ces derniers il dit : «Vous ne pouvez même maintenant;» mais aux premiers : «Franchissant donc les principes de la parole, du Christ, portons-nous vers la perfection»; et bientôt après : «Nous avons de vous de meilleures espérances, des espérances plus rapprochées du salut, bien que nous parlions de la sorte.» (Heb 6,1-9) Comment appelle-t-il charnels ceux qui avaient reçu l'Esprit saint et qu'il avait au début comblés de tant d'éloges ? Ils étaient bien charnels aussi ceux auxquels le Seigneur disait : «Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas, vous qui opérez l'iniquité;» (Mt 7,23); et cependant ils chassaient les démons, ils ressuscitaient les morts, ils donnaient des signes de prophétie. On peut donc être charnel quoiqu'on opère des miracles. Dieu se servit de Balaam, révéla l'avenir à Pharaon ainsi qu'à Nabuchodonosor; Caïphe prophétisa, ne sachant pas ce qu'il disait; plusieurs chassèrent les démons au nom de Jésus, sans être néanmoins avec lui : de telles œuvres s'accomplissent non pour ceux qui en sont les instruments, mais pour les autres; elles sont passées quelquefois par des mains indignes.

Et faut-il s'étonner que les pécheurs y servent pour les autres, quand les saints y servent aussi ? Paul disait : «Tout est à vous, Paul, Apollo, Céphas, la vie et la mort;» (1 Cor 3,22); et ailleurs : «Il a posé les uns apôtres : les autres prophètes, d'autres encore pasteurs et docteurs pour la perfection des saints dans l'œuvre du ministère.» (Eph 4,12) S'il n'en était pas ainsi, rien n'empêcherait plus que la dissolution ne fût universelle. Il arrive parfois que les gouvernants sont des pervers et des misérables, tandis que les gouvernés sont sages et vertueux; on verra des laïques vivant dans la piété, et des prêtres dans le désordre. Le baptême, le corps du Christ et le sacrifice n'auraient pas été confiés à des hommes, si la grâce avait partout exigé des ministres dignes. Dans l'état actuel Dieu se sert même des indignes et la grâce du baptême n'est en rien diminuée par la vie du prêtre; il ne faut pas que celui qui reçoit le sacrement soit lésé par la faute d'un autre. Il est rare sans doute que les choses saintes soient ainsi traitées; mais cela peut avoir lieu. Si je parle de la sorte, c'est pour que personne n'aille fouiller indiscretement dans la vie du prêtre, et ne se scandalise au sujet des

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

mystères sacrés. L'homme n'est pour rien dans cette œuvre, tout vient de la puissance de Dieu, lui seul vous initie. «Aussi, n'ai-je pu, mes frères, vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des personnes charnelles. Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide, que vous ne pouviez pas encore recevoir.» De peur de paraître obéir à l'orgueil quand il dit : «L'homme spirituel juge tout et n'est jugé par personne; nous avons l'Esprit du Christ.» (1 Cor 2,15-16) Il prévient l'objection et réprime leur arrogance. Si je me suis tu, ce n'est pas que je n'eusse autre chose à dire, c'est que vous êtes charnels, et même à présent vous ne pouvez pas m'entendre.

2. Pourquoi dit-il qu'ils ne peuvent pas, au lieu de dire qu'ils ne veulent pas ? Il prend ici l'un pour l'autre. Leur impuissance, en effet, vient de leur mauvaise volonté; et cela même est un reproche pour eux, une justification pour le maître. Si c'était là une incapacité naturelle, on leur pardonnerait; mais comme le mal vient de leurs dispositions, ils sont inexcusables. Il leur apprend ensuite de quelle manière ils sont charnels : «Des contentions existant entre vous, des jalousies et des querelles, n'êtes-vous pas réellement charnels, et ne marchez-vous pas dans les voies de l'homme ?» Bien qu'il eût pu mettre en avant leurs fornications et leurs impuretés, il donne la préférence au péché qu'il attaque en ce moment. Si la jalousie les a rendus charnels, nous n'avons plus désormais qu'à gémir du fond de notre âme, à revêtir le sac, à nous couvrir de cendre. Quel est celui qui n'a pas ce vice à se reprocher, à moins que je ne juge les autres par moi-même ? Dès que cette passion suffit à faire de nous des hommes charnels, nous empêche de nous élever aux choses spirituelles, aurait-on d'ailleurs le don de prophétie et le pouvoir d'opérer des miracles, que deviendrons-nous, n'ayant certes pas une si grande grâce, et pouvant d'ailleurs être pris sur des points bien plus essentiels ? Nous voyons par là combien le Christ avait raison de dire : «Celui qui commet le mal ne paraît pas à la lumière.»

L'impureté de la vie fait obstacle aux doctrines élevées, parce qu'elle arrête la perspicacité de l'intelligence. Il n'est pas possible qu'un homme vivant dans l'erreur et menant une conduite vertueuse, ne vienne pas à la vérité : il ne l'est pas davantage qu'un homme vivant dans la corruption lève alors les yeux vers nos sublimes enseignements; il faut être dégagé de tous les vices pour aller à la conquête de la vérité. S'affranchir des passions, c'est bientôt s'affranchir de l'erreur et se mettre en possession de la vérité. Ne pensez pas qu'il suffise pour cela de ne pas être avare ou d'éviter la fornication; à qui cherche la vérité, rien ne doit faire défaut. De là ce que disait Pierre : «J'ai reconnu d'une manière certaine que Dieu ne fait acception de personne, et que dans toute nation, quiconque le craint et pratique la justice, est agréable à ses yeux;» (Ac 10,34-35); ce qui signifie que Dieu l'appelle et l'amène à la lumière de la vérité. Voyez Paul, le plus violent des adversaires, le plus terrible des persécuteurs : comme sa vie, du reste, était irréprochable, comme il n'était pas mû par un ressentiment humain, il fut accueilli, il surpassa même tous les autres disciples. On me dira : Comment ce grec, qui est sage, vertueux et philanthrope, demeure-t-il dans l'erreur ? A cela, je réponds qu'une passion le domine, la vaine gloire ou la paresse de l'esprit, qu'il ne s'occupe pas de se sauver lui-même, qu'il se regarde comme le jouet du destin et du hasard. Celui qui pratique la justice, Paul le déclare irréprochable en tout, «selon la justice qui provient de la loi.» (Phil 3,6) Il dit ailleurs : «Je rends grâces à Dieu, que je sers à l'exemple de mes aïeux dans une conscience pure.» (II Tim 1,3) Et comment se fait-il, me demanderez-vous, que des hommes impurs aient reçu le ministère de la parole ? Parce qu'ils l'ont voulu, parce qu'ils l'ont désiré. Ceux qui s'égarent, Dieu les ramène en les attirant, pourvu qu'ils se tiennent en garde contre les passions; mais il ne repousse pas ceux qui se présentent d'eux-mêmes. Il en est aussi beaucoup à qui leurs pères ont transmis la vraie religion.

«Comme il existe parmi vous des jalousies et des querelles.» Désormais, c'est aux subordonnés qu'il s'adresse. Il a d'abord confondu les chefs, en établissant que la sagesse du langage est de nulle valeur; il va châtier maintenant ceux d'une condition inférieure, en s'exprimant ainsi : «Puisque l'un dit : J'appartiens à Paul, et l'autre : Je suis de l'école d'Apollo, n'êtes-vous pas des hommes charnels ?» Il leur montre que non seulement cela ne leur a servi de rien, ne leur a fait acquérir aucun avantage, mais qu'ils ont encore été privés par là des plus grands biens. Telle est la cause de la jalousie, et la jalousie les a rendus charnels; c'est ainsi qu'ils sont devenus incapables d'entendre une doctrine élevée. «Qui donc est Paul, qui donc est Apollo ?» A la preuve par les faits, il ajoute l'accusation formelle. S'il met son nom en avant, c'est pour enlever au discours toute amertume, c'est pour qu'on n'ait pas le droit d'en concevoir de l'irritation. Dès que Paul n'est rien et n'en éprouve aucune peine, beaucoup moins doivent-ils s'en offenser. Il les console de deux manières, en se donnant pour exemple d'abord, puis en ne le dépouillant pas de tout par la raison qu'ils n'ont rien fait de leur côté; il leur

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

concède quelque chose, peu sans doute, mais quelque chose enfin. A cette question : «Qui donc est Paul, qui donc est Apollo ?» il se hâte de répondre : «Rien, si ce n'est les ministres de la foi que vous avez embrassée.» Cela même est un grand bien en soi, et mérite une grande récompense en comparaison néanmoins de l'archétype et de la racine de tous les biens, c'est un pur néant. Ce n'est pas au ministre, c'est à celui qui donne réellement que nous devons attribuer le bienfait. Au lieu de les appeler évangélistes, il les appelle ministres; ce qui dit beaucoup plus : ils ne nous ont pas seulement annoncé les biens, ils nous les ont transmis; cela se borne à la parole, ceci implique l'action. En supposant donc que le Christ ne soit que le ministre, et non la source et l'auteur en tant qu'il est Fils, voyez où ce raisonnement aboutirait.

3. Mais alors, pourquoi l'Apôtre, me demandera-t-on, a-t-il dit de lui qu'il est le ministre de la circoncision ? En cet endroit, il considère dans le Verbe incarné la nature humaine, et ce n'est pas dans le même sens que nous l'entendons ici; car le ministre est l'intermédiaire et l'agent, non celui qui donne de son propre fonds. «C'est par eux que vous avez cru,» a-t-il dit, au lieu de dire simplement : Ils vous amènent à la foi. L'Apôtre relève encore ici leur rôle, il les déclare de nouveau ministres. Puisque le ministère était déjà rempli, pourquoi ceux-ci s'emparent-ils de cette dignité ? Remarquez, je vous prie, qu'il ne les accuse jamais d'usurpation, mais plutôt de complaisance, parce que la cause de la chute était dans la multitude, et que, si les uns se fussent abstenus, les autres auraient défailli. Voilà donc deux choses auxquelles il pourvoit avec prudence. Pour mieux déraciner le péché, il creuse tout autour, se gardant bien de tout sentiment de haine; de peur d'exciter l'opiniâtreté. «A chacun selon que le Seigneur lui a donné.» Le peu qu'ils avaient, ils ne l'avaient donc pas d'eux-mêmes, ils le tenaient de Dieu. Il ne faudra pas qu'on lui dise : Eh quoi, ne nous est-il pas permis d'aimer ceux qui nous servent ? – Sans doute, leur répondrait-il, mais devez-vous encore savoir jusqu'à quel point; le bien qu'ils vous font ne vient pas d'eux-mêmes, Dieu seul leur a donné le pouvoir de l'accomplir. «J'ai planté, Apollo a arrosé; mais Dieu a donné l'accroissement.» J'ai le premier semé la parole, pour que, les épreuves survenant, la semence ne fût pas desséchée, Apollo a donné sa peine; tout néanmoins émane de Dieu. «Ainsi donc, celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; Dieu qui donne l'accroissement est tout.»

Voyez comme il les ménage, pour qu'ils ne gardent aucun ressentiment de ce qu'ils ont entendu. Il y avait là deux paroles qui devaient les avoir blessés; celle-ci d'abord : Qui donc est celui-ci, qui celui-là ? et cette autre après : Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien. – Mais quel est l'adoucissement qu'il apporte à cette blessure ? Il l'adoucit en prenant sur lui-même le dédain qu'il exprime, en disant : «Qui donc est Paul, qui donc est Apollo ?» en rapportant tout à Dieu. A cette double affirmation : Un tel a planté, et celui qui plante n'est rien, il a donc ajouté : «Dieu qui donne l'accroissement est tout.» Il ne s'en tient même pas là, il porte remède au mal en ajoutant autre chose : «Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un.» C'est une nouvelle leçon qu'il donne, il leur apprend à ne pas s'élever les uns au-dessus des autres. S'il déclare, au reste, qu'ils ne font qu'un, c'est qu'ils ne peuvent rien en dehors de Dieu, qui seul donne l'accroissement. En tenant ce langage, il ne permet pas que ceux dont les travaux sont les plus considérables se préfèrent à ceux qui n'ont que faiblement concouru à l'œuvre, ni que ces derniers portent envie aux premiers. Comme il pouvait autoriser à la négligence en paraissant mettre au même rang des ouvriers dont le travail offrait une telle différence, il se hâte de corriger cette fausse idée : «Chacun toutefois recevra sa propre récompense selon le travail qu'il aura fait.» Voici ce qu'il veut dire : Si j'affirme qu'ils ne font qu'un, ne soyez pas effrayé de cette assertion. Par rapport à l'œuvre divine, ils ne font réellement qu'un; mais ce n'est plus la même chose par rapport à leur travail personnel, et chacun recevra sa récompense.

En avançant, il mitige encore davantage son discours, quand une fois il a produit l'effet qu'il voulait produire; il les félicite amplement aussitôt qu'il le peut : «Nous sommes les auxiliaires de Dieu; vous êtes le champ que Dieu cultive, la maison qu'il bâtit.» Il leur fait une large part dans l'œuvre, vous le voyez, après avoir démontré que tout vient de Dieu. Ne cessant de leur enseigner l'obéissance à l'égard de leurs chefs, il se garde bien de trop rabaisser ceux qui les instruisent. «Vous êtes le champ que Dieu cultive.» Il venait de dire : «J'ai planté;» il maintient donc la métaphore. – Si Dieu lui-même prend soin de vous cultiver, il est juste que vous receviez votre nom de Dieu et non de ses ministres. Le champ ne porte pas le nom de l'agriculteur, mais bien celui du propriétaire. «Vous êtes la maison qu'il bâtit.» La maison porte également le nom du maître, et non celui de l'ouvrier. Si vous êtes une construction, vous ne devez pas être divisés, il n'y aurait plus là de construction. Vous ne devez pas être divisés non plus, si vous êtes une culture; il faut que la concorde vous protège comme une haie. «Par la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai, tel qu'un prudent architecte, posé le

fondement.» Il s'attribue la prudence, non pour s'exalter, mais pour leur offrir un modèle, et leur montrer qu'il est d'un homme prudent de poser un fondement unique. Remarquez sa modération : Cette qualification qu'il se donne, il est loin d'en usurper l'honneur. Avant de la prendre, il a déclaré ne rien avoir que de Dieu, puisqu'il vient de dire : «Par la grâce que Dieu m'a donnée.» En rapportant tout à Dieu, il enseigne de plus que c'est une grâce de ne pas se diviser et de bâtir sur le fondement unique. «Un autre construit; mais que chacun examine de quelle façon il construit.» Il me paraît ici les engager à combattre pour assurer la direction de leur vie; car il a fait assez déjà pour les rattacher ensemble et les constituer dans l'unité. «Nul ne peut poser d'autre fondement que celui qui existe, à savoir Jésus Christ.» On ne le peut pas tant qu'on demeure architecte; dès qu'on tente de le poser, on perd ce titre.

4. Voyez comme, avec les images les plus communes, il déroule tout son dessein. Voici quel est le sens de ce langage : Je vous ai prêché le Christ, je vous ai mis en possession du fondement; à vous de considérer comment vous bâtissez là-dessus, si c'est pour la vaine gloire ou pour gagner des disciples aux hommes. – Ne faisons donc aucune attention aux hérésies; car «personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé dès l'origine.» Bâtissons là-dessus, encore une fois, adhérons à ce fondement, soyons unis au Christ comme la branche l'est à la vigne que rien ne s'interpose entre le Sauveur et nous. Dès qu'une séparation se fait nous périssons. Tant que la branche reste unie au tronc, elle attire la sève; tant que l'édifice reste lié, il subsiste : aussitôt qu'il se disjoint, il tombe faute d'appui. N'ayons pas avec le Christ une attache quelconque, unissons-nous à lui d'une manière intime et parfaite; la moindre scissure peut nous faire périr. «Ceux qui s'éloignent de vous périront.» (Ps 72,27) Adhérons au Christ, adhérons-lui par les œuvres. «Celui qui observe mes commandements, dit-il lui-même, demeure en moi.» Il nous enseigne cette union par une foule d'exemples. Voyez plutôt : Il est la tête, nous sommes le corps; peut-il exister une lacune entre les deux ? Il est le fondement, nous sommes l'édifice; il est la vigne, nous sommes les rameaux; il est l'époux, nous sommes l'épouse; il est le pasteur, nous sommes les brebis; il est la voie par laquelle nous devons marcher; nous sommes le temple qu'il habite; il est le premier-né, nous sommes ses frères; il est l'héritier, nous partageons l'héritage; il est la vie, la vie dont nous vivons; il est la résurrection, la résurrection qui deviendra la nôtre; il est la lumière qui nous illumine. Autant d'images qui représentent une complète union et qui n'admettent aucune séparation, pas même la plus légère.

Quand on s'éloigne un peu, on finira par s'éloigner davantage. Un corps où le glaive a fait une division à peine visible vient à périr; l'édifice qui se lézarde un peu ne tardera pas à tomber en ruines. Que la branche soit un peu séparée de la racine, et bientôt elle est morte. Le peu n'est donc pas ici le peu, il est en quelque sorte le tout. Quand nous avons commis un péché peu grave, par conséquent, ou quand nous tombons dans la négligence, ne dédaignons pas ce peu, qui dédaigné deviendrait aussitôt beaucoup. Il en est comme d'une déchirure qu'on fait à son vêtement, et qui grandit outre mesure quand on ne se hâte pas de la réparer, ou bien comme d'un toit où manquent quelques tuiles, ce qui suffit, si l'on ne les remplace pas, pour entraîner la ruine de la maison.

Nous pénétrant de telles pensées, ne méprisons jamais les petites fautes, si nous ne voulons pas tomber dans les grandes. Les avons-nous négligées, sommes-nous descendus jusqu'au fond de l'abîme, ne perdons pas même courage alors, de peur que notre tête ne s'alourdisse. Il sera bien difficile après cela de remonter cette pente, à moins d'un héroïque effort sur soi-même, non seulement à cause de la profondeur, mais encore à cause de la position. C'est un rude fardeau que le péché, un fardeau qui nous enfonce toujours davantage. Tel qu'un homme tombé dans un puits, et qui ne saurait guère en sortir sans que d'autres viennent à son secours, tel celui qui s'est laissé choir au fond de l'abîme du péché, a besoin d'une main secourable. Lançons une corde à ce malheureux, et tâchons de l'enlever ensuite. Dans cet état, cependant, ce n'est pas assez, il faut en appeler à son propre secours : attachons-nous et remontons, en déployant une toute autre énergie que lors de notre chute, si nous voulons réellement nous sauver. Dieu lui-même nous vient en aide; car «il ne veut pas la mort du pécheur, il veut plutôt qu'il se convertisse.» (Ez 23,3) Que personne donc ne s'abandonne au désespoir, que personne ne se résigne à la maladie des impies, puisque c'est là ce qui caractérise leur iniquité : «L'impie, quand il est descendu dans le fond de l'abîme du mal, méprise.» (Pro 18,3) Le désespoir ne vient donc pas de la multitude des péchés, il vient de l'impiété elle-même. Auriez-vous parcouru le cercle entier de la perversité, dites-vous en votre âme : Dieu est plein d'amour pour les hommes, il désire notre salut. «Vos péchés seraient-ils comme l'écarlate, dit le Seigneur, que je les rendrais blancs comme la neige;» (Is 1,18); je vous ferai passer d'un extrême à l'autre. Ne perdons pas espoir; il n'est pas aussi

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

funeste d'être tombé que de rester là gisant sur la terre; il n'est pas aussi dangereux d'être blessé que de ne vouloir pas laisser soigner ses blessures. «Qui se glorifiera d'avoir un cœur chaste ? Qui se vantera d'être pur de tout péché ?» (Pro 20,9) En pensant de la sorte, je n'entends certes pas vous jeter dans l'apathie; mon intention est plutôt de prévenir le découragement.

5. Voulez-vous savoir à quel point notre Seigneur est bon ? Le Publicain monte au temple chargé de mille iniquités, il n'a qu'à dire : «Ayez pitié de moi,» (Luc 18,13) et voilà qu'il descend justifié. Dieu dit aussi par son prophète : «A cause du péché, je l'ai affligé un peu de temps; et puis, voyant qu'il gémissait et qu'il s'en allait triste, j'ai redressé ses voies.» (Is 57,17-18) Quoi de comparable à cette tendresse pour l'homme ? Par cela seul que je l'ai vu triste, dit le Seigneur, je lui ai pardonné ses péchés. Nous n'agissons nullement de la même manière; et c'est pourquoi surtout nous provoquons le divin courroux. Celui qu'un léger effort nous rend propice, a bien raison de s'indigner contre nous, s'il ne l'obtient pas, et de nous infliger le dernier supplice; car c'est là le plus insolent dédain. Qui donc s'est attristé d'avoir offensé Dieu ? qui en a gémi ? qui s'est frappé la poitrine ? qui même s'en est préoccupé ? Personne, je pense. Et les hommes passent de longs jours à se lamenter pour la mort d'un esclave, ou pour une perte d'argent : quant à notre âme, dont nous poursuivons chaque jour la perte, nous n'y pensons même pas. Comment pourrez-vous donc attirer sur vous la divine miséricorde, dès que vous ne savez pas même si vous avez péché ? – Sans doute, j'ai péché, me direz-vous. – Vous me faites cet aveu du bout des lèvres; faites-le du fond de votre cœur, et que les gémissements suivent vos paroles, en sorte que votre âme soit toujours bien "disposée.

Si nous gémissions de nos péchés, en effet, si nous pleurons nos crimes, rien autre ne nous affligerait. Cette première douleur dissiperait toutes les autres. Un autre bien résulterait aussi de cette confession, que nous ne nous laisserions pas submerger par les peines de la vie présente, ni enfler par les prospérités; nous serions mieux en état alors d'apaiser Dieu, dont nous excitons maintenant la colère par nos actes. Dites-moi, si vous aviez un serviteur qui aurait beaucoup souffert de la part des autres, mais qui ne tiendrait aucun compte de ces mauvais traitements, n'ayant qu'une chose à cœur, de ne pas fâcher son maître, cela seul ne suffirait-il pas pour vous apaiser ? Au contraire, s'il n'avait aucun souci des fautes qu'il a commises envers vous, et ne se préoccupait que de ses torts envers ses compagnons de servitude, ne lui infligeriez-vous pas un plus grave châtement ? Ainsi fait Dieu lui-même : n'avons-nous pas à cœur d'apaiser son courroux, il nous le fait sentir avec plus de force; nous voit-il en sollicitude à cet égard, il nous traite d'une manière moins sévère, ou plutôt il ne se venge plus. Il veut que nous punissions nos propres péchés, et dès lors il s'abstient de les punir. S'il nous menace du supplice, c'est pour guérir le mépris par le sentiment de la crainte. Quand la menace a suffi pour nous effrayer, il ne permet pas qu'elle se réalise. Ecoutez ce qu'il dit à Jérémie : «Ne vois-tu pas ce qu'ils font ? Leurs pères ont allumé le feu, les fils ramassent le bois, les femmes préparent la graisse.» (Jer 7,17-18) Je crains qu'on ne puisse dire de nous la même chose : Ne vois-tu pas ce qu'ils font ? Nul ne cherche les intérêts du Christ, tous s'occupent de leurs propres intérêts. Leurs enfants courent aux délices, les pères sont emportés par l'avarice et la rapine, les femmes s'adonnent au luxe mondain; non seulement elles n'arrêtent pas leurs maris, mais elles les encouragent même dans le désordre. Tenez-vous sur l'agora, interrogez les allants et les venants; vous n'en verrez pas un qui soit mû par des vues spirituelles, tous se précipitent vers des intérêts charnels.

Jusques à quand refuserons-nous de faire pénitence ? jusques à quand resterons-nous dans cette profonde apathie ? Comment la satiété du mal ne s'est-elle pas emparée de notre âme ? Nous n'avons pas besoin d'autre enseignement que celui de l'expérience, pour savoir que les choses présentes ne sont rien et que la dépravation est partout. Les hommes de la sagesse humaine, qui n'avaient aucune connaissance de l'avenir, dès qu'ils eurent découvert le peu que valaient les biens de la terre, surent du moins s'en dépouiller. Quelle indulgence pouvez-vous donc espérer, vous qui rampez sans cesse, vous qui ne dédaignez pas des objets méprisables et passagers, pour embrasser ce qui est immense et éternel, quoique Dieu lui-même vous ait fait entendre sa parole, manifesté sa vérité, promis de telles richesses ? Que ce monde ne soit pas capable d'enchaîner le cœur humain, ceux-là l'ont montré qui s'en éloignèrent, bien qu'ils n'eussent pas l'espoir d'arriver à quelque chose de plus grand. Quel trésor attendaient-ils, pour embrasser ainsi la pauvreté ? Aucun certes; ils savaient seulement que cette pauvreté valait mieux que la richesse. Espéraient-ils une autre vie, quand ils renonçaient aux délices et se dévouaient à l'austérité ? Pas davantage. Instruits qu'ils étaient sur la nature même des choses, ils voyaient clairement qu'ils acquerraient mieux ainsi la

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

philosophie de l'âme et la santé du corps. Réfléchissant nous-mêmes sur toutes ces vérités, et de plus nous entretenant sans cesse des biens qui nous ont été promis, délaissions les choses présentes, afin de gagner ces biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.